

Katrin Ströbel

Μακρινά love for unknown cities

MAKING LOVE TO UNKNOWN CITIES

Plus je m'approche du Sud, plus je deviens visible.
Plus je m'approche du Sud, plus je deviens invisible.

À la piscine. Tu reviens des douches pour hommes.
Tous ces hommes non circoncis, tu as l'impression
d'avoir devant toi des petits garçons dans de vieux
corps.

My chain hits my chest when I'm bangin' bangin'.

Tu me dis qu'ici l'architecture est calculée et que
c'est un soulagement pour le corps et pour l'esprit.
Ça te reconforte.

Que là-bas, ça te dégoûte, que ton corps et ton
intellect sont étouffés. Le trottoir n'existe pas,
même pas en centre-ville. Le corps n'a pas de place
et pourtant il y en a plein. C'est ça qui te fatigue –
cette densité physique. En même temps, l'absence
d'aménagement de l'espace public, ça te donne
aussi la liberté de t'approprier cet espace – si tu es
un homme évidemment.

Inconsciemment le corps trouve son petit coin, sa niche pour squatter l'espace. En Allemagne c'est impossible de s'approprier l'espace de la même manière : de placer un corps en attente, en stand-by.

Cette contradiction, tu me dis, tu ne la comprends toujours pas : l'aménagement de l'espace public en Allemagne fait que cet espace devient plus agréable ou confortable, mais il impose aussi une certaine façon de l'utiliser.

Cela me rappelle un texte sur l'hétéronormativité de l'espace public que nous avons lu autrefois à Casablanca. L'autrice démontre que notre manière d'habiter l'espace public en Europe est une conception née au début du 19^e siècle. La bourgeoisie avait défini ce que l'on pouvait faire ou ne pas faire dans l'espace public. La famille bourgeoise hétéronormée brandit la réussite de son existence. Se montrer, se détendre, se balader, flâner, glander, errer à travers la ville, faire passer le temps, faire l'amour à l'arrache, mendier, être malade, avoir des douleurs, dormir, vivre.

Toi, tu trouves cette idée d'une vue aérienne tellement étrange, mais moi, je ne peux même pas me promener dans l'espace sans avoir une carte dans

la tête, sans être accompagnée par une espèce de drone mental qui me voit de haut. La cartographie, ça n'a aucun sens pour toi, tu vas toujours préférer demander ton chemin.

Tu me dis que tu passais parfois deux heures dans les stations de métro à Moscou avant de trouver quelqu'un·e qui parlait anglais et qui pouvait t'aider.

Le premier jour à Dakar, je prends un taxi pour aller au musée. Le chauffeur ne connaît pas le chemin, on demande aux gens tous les 10 mètres. Une fois arrivé·es il m'engueule : pourquoi tu m'as pas dit que ton musée était à côté de l'Assemblée Nationale ? Personne ne connaît ton musée, mais tout le monde connaît l'Assemblée ! Il attendait que je lui montre le chemin pour arriver au but, et il se fichait complètement que je vienne juste d'arriver au Sénégal le jour même.

Ce que j'entends souvent au Maroc : l'Afrique, tu as été en Afrique ? J'aimerais aussi y aller. La mère de P., dans sa ferme en Afrique du Sud, à la frontière du Botswana, me dit aussi la même chose.

Plus je m'approche du Nord, plus je deviens visible.

Ce qui change avant que notre rapport à l'architecture change : le corps en mouvement n'est pas à sa place

parce qu'il fraye son chemin sur des artères faites pour les voitures. Être à la campagne, ou en tout cas ne pas être dans une ville, ne signifie pas que le corps entre dans une relation romantique corps-nature ; cela signifie qu'il entre dans un rapport corps-faubourg ou corps-rues de village.

Bricomarchés, parkings, drive-ins, bords de routes. Traverser des parkings quasiment vides, longer le bas-côté de la route. Le centre commercial n'escompte pas que les gens viennent à pied. Personne n'y va à pied et le corps est de toute façon trop petit par rapport au reste du monde. Rien ne se touche, rien ne me touche.

Tu me dis que quand tu penses à la campagne, tu penses à l'absence de voitures, à une autre échelle entre toi et la nature, ou au moins entre toi et l'espace extérieur. Quand j'y réfléchis, la plupart du temps quand je suis à la campagne, je suis dans un espace semi-urbain. Les balades enchanteresses dans une nature soi-disant vierge conduisent sans qu'on y prenne garde à un super ou un bricomarché. Ainsi, pour moi, être à la campagne veut dire que quelque part dans la forêt, une zone industrielle m'attend à la prochaine clairière.

We built this city, we built this city on rock and roll.

La médina de Marrakech : passés les remparts, l'échelle et le rapport du corps et de l'espace (public) changent. Une médina aux rues étroites, aux rues sans voiture. Oui, c'est un cliché mais ce qui m'intéresse davantage c'est le rapport des corps les uns aux autres. Une forme différente de densité. Des charrettes, des ânes, des scooters. Dans la médina, tout se touche, à Mouans-Sartoux rien ne se touche.

Vide I : Le vide envahit l'espace et le temps à différents moments. À la maison, chez les parents : au beau milieu de la journée, une aire de jeu complètement vide. Impensable partout ailleurs où j'habite. Totale absence des corps dans l'espace public, seuls les corps au travail sont visibles au bord. Le corps inactif est absent, il n'a ici aucun droit d'exister en permanence.

Aller du Sud vers le Nord signifie que la présence des corps dans l'espace urbain s'amointrit.

Vide II : Du vide, quand on regarde par la vitre d'un train, en Allemagne il n'y en a pas beaucoup, en France davantage et au Maroc en quantité.

De Salé à Mouans-Sartoux. Le matin, assise à la fenêtre ouverte, on entend soudain les grincements d'une scie métallique. Un bruit qui s'est égaré, un bruit qui n'a rien à faire ici. Il s'est envolé, comme

une cigogne qui, en route pour le Sud, s'est arrêtée trop longtemps au Chellah puis qui reprend son vol dans la mauvaise direction. Scier le silence occupe une place importante à Salé, le matin, le midi, le soir. Indissociable de cette activité, le corps du travailleur, là dehors, et l'atelier qui, le matin à l'ouverture de la porte métallique ou au levé des jalousies en métal, se répand dans la rue. Le bruit de découpe d'un objet qui résiste au plus fort, dont les plaintes désorbitées planent au-dessus des ruelles.

Discours lors d'un vernissage à Lagos : tous et toutes les artistes seront présenté·e·s par leur nom les uns et les unes après les autres, mon nom est : *The white person*.

Le volume et la taille de mon corps semblent augmenter quand je vais du Nord vers le Sud, puis se rétrécissent quand je m'enfonce plus avant dans le Sud. Tu me dis que tu ne connais pas cette sensation, que tu es partout le même. Par contre, le format de mon corps, son poids et son volume, est un format relatif, son format n'est pas fixe.

Je me souviens – il y a des années de cela – d'une longue escale faite à Londres au cours d'un voyage qui m'amenait de Marseille. C'était l'été et dans l'avion j'étais devenue une agile gazelle bronzée.

La climatisation était en panne. Les corps des autres passagè·e·s étaient lourdement écrasés sur les bancs de la salle d'attente. Au bord de la Méditerranée, avant ma transformation dans l'avion, j'avais tendance à me transformer en phoque, trop grand, particulièrement peu souple. La métamorphose fut suivie d'une perte d'intérêt pour mon corps et ma personne. Durant cette escale de plusieurs heures personne ne m'adressa la parole, pas de drague, pas de « peux-tu surveiller ma valise ? », pas de « d'où viens-tu ? », « as-tu une famille ? ».

Soudain, je la retrouvai de nouveau : la paix. Tout à coup, j'étais redevenue un individu européen. J'avais l'espace et le temps de me pencher sur moi-même, mais je ne savais plus comment m'y prendre. J'avais été trop longtemps dans le Sud.

Sur le chemin du marché. Tu plains les Européennes parce qu'elles font tant de choses toutes seules.

J'atteins ma taille maximale de phoque quelque part entre Nice et Marseille. En poursuivant vers le Sud, mon volume change de nouveau et déjà à l'aéroport dans la file de l'enregistrement à Rabat, mon corps s'allonge. Le ventre, les fesses et les cuisses se replient.

Une fois arrivés, le corps et les habits se réorganisent. Tu me dis qu'enfant, tu trouvais que c'était presque une forme de violence : de voir comment les activités quotidiennes forment le corps des femmes. En tout cas, dans les quartiers populaires, comme ici à Hay Linbiat.

Et, ici, il y a aussi le corps surmené, le corps déplacé, déraciné. L'exode rural pousse les gens vers les villes et dans des quartiers comme celui-ci et iels sont là, assis comme deux ronds de flan, exposé·e·s à la vie urbaine. Les activités physiques apprises sont une monnaie qui dévalue impitoyablement en l'espace d'une seconde l'inflation de la vie urbaine.

Bien entendu, le rapport du corps au vêtement dépend aussi de la manière de le couvrir.

Mais, comme si souvent, le regard pédant du Nord qui regarde vers le Sud se trompe ! Il suffit de penser à la djellaba, ce vêtement complètement queer qui à l'origine enveloppait les corps masculins mais entre-temps également les corps féminins. Rendre le corps invisible lui donne d'autant plus de visibilité. Le tissu fabrique les rêves. Le vêtement devient un écran de projection pour les regards du Sud comme du Nord, des hommes comme des femmes et touxtes les autres.

Il me semble que les seules qui s'en foutent, ici au Maroc, sont les immigrées du Sénégal, de Guinée ou du Mali. Après des semaines à Salé, ma manière de percevoir mon propre corps se modifie. La vue d'une femme sénégalaise en jean et t-shirt, qui déplace souverainement son corps à travers le souk, me renvoie à moi-même et à mon propre corps, à ma blanchité et aux racismes, stéréotypes et projections qui font partie de mon héritage culturel.

Plus loin dans le Sud, on retrouve les corps européens exhibés.

Marrakech : très grave. Agadir : encore pire. C'est de nouveau – ou encore – le corps blanc du colon. Il est dominant, ce corps, et brutal. Il occupe l'espace, s'approprié et utilise les lois du plus fort de ceux qui détiennent le capital économique.

De retour en Allemagne. Autrefois je ne m'en étais pas aperçue et aujourd'hui je n'en reviens pas : pourquoi les rues sont-elles vides ? Où sont les gens ? Toi, cela te fascine qu'un espace public puisse être si vide. Tu trouves ça exotique.

Plus je m'approche de toi, plus je deviens visible.
Plus je m'approche de toi, plus je deviens invisible.

*Batwanes beek wa bala'i fi 'orbek dunyaya
Lama 'et'arab 'ana batwanes beek
Wa lama beteb'ad 'ana batwanes beek
Wa khayalek bikoun wayaya wayaya*

*And I find my world in your closeness
When you get close I enjoy your company
And when you are far I enjoy your company
And your shade is still with me, with me*

Être visible ou être invisible, dis-tu, n'a rien à voir avec le Nord ou le Sud, et cela ne fonctionne pas pour nous tous·tes de la même façon. Nos corps sont marginalisés et privilégiés, parfois même les deux en même temps. La géopolitique est la politique du corps. Parler maladroitement de sa propre blancheur.

Tant d'hommes se tiennent par la main en marchant. Non, ce n'est pas ce que tu penses.

*Young love was kissing under bridges
Kissing in cars kissing in cafes
And we were walking down Main Street
Kisses like bright flags hung on holidays
In France they kiss on Main Street
Amour, mama, not cheap display*

L'espace public. Tu en parles comme s'il avait une dimension bien précise, stable !

Dans *Space Invaders*, Nirmal Puwar décrit comment les espaces que les femmes et les minorités conquièrent de haute lutte ne sont ni vides ni neutres, mais en règle générale standardisés, définis, imposés par des hommes, des blancs. Les espaces publics sont organisés et définis par les habitudes des corps. Les corps déterminent les contours de l'espace.

*It doesn't matter what you wear
Just as long as you are there
So come on every guy, grab a girl,
everywhere, around the world
They'll be dancing, dancing in the streets*

Je pense à Sara Ahmed qui, dans *A Phenomenology of Whiteness*, décrit comment elle arrive au campus de l'Université accompagnée de plusieurs féministes noires, toutes venues pour prendre part à un congrès. Une des participantes l'exprime enfin : *It is like walking into a sea of whiteness.*

Mon corps blanc, gauchiste, académique, libéral, radical. Comme il se sent bien dans l'espace public de l'institution. Nous nous suffisons à nous-mêmes.

Nous sommes faites les un·e·s pour les autres. Pour nous, pas pour les autres. *It's like swimming in a sea of whiteness.*

Plus je deviens homme, plus je deviens invisible.
Plus je deviens femme, plus je deviens visible.
Plus je refuse des catégories, plus ma visibilité devient aussi une fragilité.

Langue maternelle I : Je trouve regrettable que la langue maternelle de ma fille ne soit ni la mienne ni celle de son père.

Langue maternelle II : Avant de dormir, après avoir lu une histoire, ma fille m'explique que je me trompe : Sa langue maternelle c'est bien la mienne, sa langue paternelle celle de son père, et puis il y a la langue familiale qu'on parle quand on est ensemble. Cette troisième langue, elle n'appartient à personne.

Je m'étonne encore de voir mon corps et la perception que j'ai de moi-même changer avec chaque langue que je parle.

L'érotique de l'espace public.
La violence de l'espace public.

Être invisible au Nord, à chaque pas vers le Sud :

devenir visible. Être exposé·e.

Être invisible au Sud, à chaque pas vers le Nord :
devenir visible. Être exposé·e.

Vouloir de plus en plus disparaître, dans l'autre, et
devenir *ein Fremdkörper*, un corps étranger.

Mon corps qui devient étranger franchit les frontières
du Nord vers le Sud avec la légèreté candide que
m'autorise mon passeport rouge bordeaux.

Je nage dans la mer des noyé·e·s.

Si les pays étaient une sorte de tissu cellulaire
biologique alors il y aurait osmose et non diffusion.
Je glisse à travers le mur frontalier semi-perméable,
tandis que celles et ceux qui viennent à ma rencontre
échouent devant l'impénétrabilité de la même
surface de nos cellules.

Mon Sud peut bien être ton Nord, mon Nord ton
Sud, ma mobilité n'est pas la tienne, mon passeport
n'est pas le tien, mes privilèges ne seront jamais les
tiens.

Je dois penser aux cigognes du Chellah. Bruyantes,
elles occupent les ruines ou leurs gigantesques nids
sur ce qui reste de murs et d'arbres. Viennent-elles

du Nord ou du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, aucune idée ! Elles ont peut-être décidé tout simplement de rester ici.

Pour toi, c'est l'homme qui sexualise l'espace public, c'est l'homme qui impose cette lecture du corps comme objet sexuel. On dirait qu'on couvre le corps pour éviter qu'il ne devienne un objet de désir. Mais c'est exactement le contraire qui se passe : L'espace public au Maroc est sexualisé comme aucun autre espace public dans lequel je me déplace. Un trottoir trop étroit, un effleurement éventuel.

De l'autre côté de la Méditerranée, le corps s'affiche, mais plus on en voit quelque chose, moins il est sexuel, il devient de la viande.

Pink like the inside of your, baby
Pink behind all of the doors, crazy
Pink like the tongue that goes down, maybe
Pink like the paradise found

Tu as raconté à ta mère qu'à l'autre côté de la Méditerranée des femmes de son âge bronzent les seins nus à la plage. Mais pourquoi elles montrent leurs seins ? a demandé ta mère. Elles ne montrent pas leurs seins, elles prennent juste le soleil, tu lui as répondu. Montrer, cacher, donner, recevoir.

Moi j'avais toujours l'impression d'être beaucoup plus à l'aise avec mon corps au Maroc, notamment par rapport à la pilosité. Qu'à la plage on ne jugeait pas et qu'il y avait aussi bien des meufs en bikini que des tatas en djellaba qui se baignaient en vêtements. Ça m'a vraiment marqué·e.

Comment les Françaises se douchent à la piscine : en maillot de bain ! Tu as été la seule à te déshabiller. Ici, personne ne comprend ça.

C'est l'été, la cousine de onze ans porte un débardeur. Elle a grandi, son corps est se rapproche de la puberté. L'oncle entre dans le salon, il examine ses vêtements, son corps, son décolleté, ses seins qui ne sont pas encore développés : Tu fais la *Gawria* ? T'es devenue une Européenne ou quoi ?

Confusion culturelle : Au parc derrière le château tu as trouvé un énorme mûrier, avec plein de fruits. De ce côté de la Méditerranée, peu de gens savent qu'on peut les manger. Vous vous tenez sous l'arbre, l'enfant, heureux, barbouillé.

Les passant·e·s regardent inquièt·e·s ces deux sauvages, indécis : ne devraient-iels pas intervenir et au moins avertir l'homme qu'il est en train d'empoisonner son enfant?

Confusion sémiotique et alimentaire : en allemand, comme en arabe, on fait la différence entre les *Maulbeeren* et les *Brombeeren*. En français, les deux s'appellent des *mûres*, bien qu'elles n'appartiennent pas à la même famille.

Le Riad est le corps d'une femme. Tout est dit de son architecture. Tu me rappelles que ce nom en arabe vient du mot jardin, c'est-à-dire que le nom de cette maison vient du jardin qui se trouve en son intérieur. Femme. Maison. Corps. Jardin.

À Lima, mon corps et mon œil trouvent immédiatement leurs repères. Les colons espagnols ont fait tout un travail. Comme pour l'or, ils ont fait fondre et disparaître les structures urbaines d'origine et les ont recouvertes de cette structure urbaine européenne inscrite dans mon corps depuis des générations.

Fais comme chez toi. Je fais comment chez moi ?

Le linge que l'on met à sécher dehors à la fenêtre. Pour elle, c'est le signe qu'on est dans le Sud. Pour lui, c'est un signe de pauvreté : c'est pour les gens qui n'ont pas de cour intérieure ou un accès au toit.

Je ne me baigne qu'au Maroc, où je peux me baigner

habillé·e, personne ne m'observe. On me fout la paix. On ne voit plus les regards. Mon corps n'existe plus pour l'instant. J'ai accepté qu'il m'échappait. Il se cherche, je le cherche.

Puberty all over again.

Quand vais-je me rebaigner ?

Je me sens le plus à l'aise avec les corps scarifié·e·s, décoloré·e·s, percé·e·s, hydraté·e·s. Ceux qui frappent et qui sentent bon. Avec des corps qui aiment parler d'autres corps, qui n'ont pas peur. Qui n'ont plus peur.

We've been shaking our tits for years, so let's switch positions, no inhibitions

Dick in the air, let me see you put your

Put your dick in the air

Quand, venant de Paris, elle te rend pour la première fois visite à Stuttgart, tu invites des ami·e·s à dîner, des hommes et des femmes. Il fait mauvais temps. Tu lui proposes d'aller tou·te·s ensemble au sauna le lendemain, des hommes et des femmes. Elle pense que c'est une plaisanterie. Aujourd'hui encore vous en riez. De fait, vous n'êtes jamais allées au sauna ensemble.

*J'aime toutes les villes, un peu plus Paris,
Lakin machi comme l'Algérie,
comme elle est belle... we nhabha f'lahbal
Faine nkoum ma nensaha,
Alger Alger, chhal n'habha*

Paris was a woman.

Mon corps européen.

Une langue est un vêtement, une architecture.

Une langue, c'est être nu·e, parce que tout à coup on comprend tout. On n'est plus abrité·e dans un bruissement protecteur.

Une langue, c'est être nu·e, parce que du coup on ne comprend rien. On est fragile et extradé·e dans les vagues d'une langue inconnue.

L'incertitude tâtonnante dans la langue étrangère.

Bouger dans une langue comme dans une ville qu'on ne connaît pas.

Bouger dans une ville qu'on ne connaît pas comme dans une langue étrangère.

Bouger dans une ville qu'on ne connaît pas comme faire l'amour avec un corps qu'on ne connaît pas.

Sex and the City.

Zitierte Liedtexte / paroles de chansons / كلمات أغاني :

M.I.A. : *Bad Girls*

Supertramp : *We Built This City*

Warda : *Batwanis bik*

Joni Mitchell : *In France They Kiss On Main Street*

David Bowie, Mick Jagger : *Dancing In The Streets*

Janelle Mon e : *Pynk*

Peaches : *Dick in the Air*

Lili Boniche : *Alger, Alger*

making love to unknown cities

3. überarbeitete Auflage / 3e édition révisée / **الطبعة الثالثة** :

© Katrin Ströbel, 2022

produziert für / produite pour / **إنتاج** :

JAIMES

Exposition 24.06. – 16.10. 2022

Triangle – Astérides, centre d'art contemporain d'intérêt national, Marseille

Digitale Ausgabe mitherausgegeben von / co-édité en version numérique par /

إصدار مشترك لنسخة رقمية من طرف :

Qalqalah **قلقلة**

einer Plattform, die sich der Produktion, Übersetzung und Verbreitung künstlerischer, theoretischer und literarischer Forschung in drei Sprachen widmet: Französisch, Arabisch und Englisch.

Qalqalah **قلقلة**

une plateforme éditoriale et curatoriale dédiée à la production, la traduction et la circulation de recherches artistiques, théoriques et littéraires en trois langues : français, arabe et anglais.

**قلقلة Qalqalah منصة عمل تحريري و قيمي مكرسة لإنتاج البحوث
الفنية و النظرية و الأدبية و ترجمتها و انتشارها باللغات
الثلاث: الفرنسية و العربية و الإنجليزية.**

Text / texte / **نص** :

Katrin Ströbel

Übersetzung / traduction / **ترجمة**

Französisch / français / **فرنسية** :

Catherine Debacq-Groß

Deutsch / allemand / **ألمانية** :

Katrin Ströbel

Arabisch / arabe / **عربية** :

Mohammed Laouli

Lektorat / relecture / **تحرير** :

Französisch / français / **فرنسية** :

Marie de Gaulejac, Victorine Grataloup, Camille Ramanana Rahary

Deutsch / allemand / **ألمانية** :

Anja Fleischhauer

Arabisch / arabe / **عربية** :

Salma Mochtari

